

UN DOMESTIQUE DE M. LE MARQUIS DE LOUVOIS.

M. de Louvois était profondément ému.—Croyez, dit-il au vieillard, croyez, Monsieur, que je voudrais pouvoir prolonger l'erreur qui a suspendu un moment vos afflictions, s'il dépendait de moi de l'entretenir sans manquer à la vérité. Un incroyable hasard l'a produite, et je ne sais s'il n'est pas plus propre à augmenter vos regrets qu'à les adoucir.

—Vous êtes plus capable que vous ne l'imaginez, Monsieur, de donner à cette apparence une espèce de réalité, reprit M. Despin, en relevant sur M. Louvois un regard suppliant. Vous vous étonnez de mes paroles, et je le conçois; mais cette dernière espérance va s'expliquer.—La famille de Paul n'est pas dans l'aisance, puisqu'il est obligé de vendre ses services à un maître. Il n'est pas mon fils, je le crois, mais sa ressemblance avec mon fils a trompé mon désespoir, et tromperait celui de sa mère. N'est-il pas le fils qu'une céleste protection lui a rendu? Je lui offre une mère, un père dévoué à son bonheur; je lui offre tout mon bien dont je suis prêt à signer la donation, et M. le comte de Marcellus ne refusera pas d'attester ce que je vous en ai dit; il n'appartiendrait plus qu'à lui-même, il n'aura plus de devoir que ceux qu'impose une affection facile à contenter, et qui ne demande que de l'affection; il était pauvre, il sera riche; il servait, il sera servi; votre bonté pourvoyait sans doute à son bonheur; nous y supplierons par notre tendresse; nous en serons aimés, j'en suis sûr; car nous l'avons aimé d'avance, nous l'avons aimé dans un autre, et on est toujours aimé quand on aime. C'était là, tout me l'annonçait, le véritable sens d'une prédiction dont la vérité s'est manifestée hier à mes yeux. Le ciel ne fait pas inutilement de semblables miracles; il a voulu réparer envers notre Paul un tort qui nous a ravi le notre. L'indigent aura une fortune, et les parens en dueil auront un fils. Ne vous semble-t-il pas, Monsieur, que cela soit ainsi? Eh! ne me refusez pas, je vous en conjure, votre intervention et votre appui! Les grands de la terre peuvent compatir, sans déroger, à une douleur qui a intéressé la reine du ciel! Je n'ai plus qu'à mourir si vous me rebutez.

En prononçant ces dernières paroles, M. Despin pressait les mains de M. de Louvois et les mouillait de ses larmes.

La nuit s'était écoulée en partie dans cet entretien, et M. de Louvois ne pouvait douter que la résolution ne fût invariable. Il entra de bonne heure dans la chambre où Paul, tout habillé, dormait paisiblement sur un des grabats de l'auberge, et il retrouva M. Despin à genoux, les yeux avidement fixés sur la vivante image de son enfant mort. M. Despin se leva, remit à M. de Louvois l'acte de donation dont il lui avait parlé, accompagné d'un dédit de la somme de dix mille francs, payable au cas que cette épreuve étrange ne réussirait à la satisfaction de toutes les parties, et se retira en lui recommandant, pour la dernière fois, la négociation dont paraissait dépendre sa vie, par une inclination respectueuse et par un regard suppliant. Le mouvement qui se faisait dans la chambre avait réveillé Paul; il voulut s'élançer à l'aspect de son maître, et s'excuser de n'avoir pas été plus diligent.

—Reste, lui dit M. de Louvois, et assieds-toi pour m'écouter avec tout le recueillement dont tu es capable. Tu n'as peut-être pas entendu raconter, continua-t-il en souriant, l'histoire de l'homme que la fortune vint surprendre dans son lit, et tu n'imagineras peut-être pas que ce fût la tienne. Il n'y a cependant rien de plus vrai. Un mot, Paul, et tu vas échanger ma livrée contre le froc d'un gros bourgeois. Un mot, et tu seras riche.

—En vérité, monsieur, répondit Paul, je n'en serais pas surpris. On me prêtait cette destinée depuis l'enfance, et il y a quelques jours qu'on me l'annonçait en Auvergne. Monsieur se rappelle, sans doute, qu'il s'arrête pour déjeuner dans une misérable auberge des montagnes où des gendarmes arrivèrent presque en même temps avec une espèce de bohémienne qu'ils conduisaient à la prison du chef-lieu, et dont la physionomie le frappa. C'est que ce n'était pas une sorcière du commun, et on voyait bien à ses airs de dignité qu'elle croyait à son art. Je fus un moment si tenté d'y croire aussi, que je n'osai remettre ma main, quand elle la saisit de sa main sèche et nerveuse, et qu'elle me força, par un dur regard de ses yeux noirs, à la déployer devant moi. Quand à moi, je détournai les miens, tant elle me faisait peur à voir.

—Oh! oh! voici du nouveau, dit-elle avec une voix rauque, et en grommelant entre ses dents; vous conviendrait-il, mon fils, d'avoir de bons champs en plein rapport, de bons prés qui verdissent au soleil, de bons troupeaux de moutons prêts à tondre, deux ou trois douzaines de bonnes vaches laitières, et autant de veaux qui bondissent à l'entour, une maison de campagne qui rit au midi, et d'où l'œil

plonge avec peine dans l'épaisseur d'un beau verger, plôyant sous le poids des fruits murs? Vous plairait-il de vous délasser de temps en temps à la ville du soin de vos grasses métairies dans un bon fauteuil de velours d'Utrecht à larges raies, au premier étage d'une maison spacieuse et en bon état qui vous appartient, aussi près qu'il vous plaira d'un balcon chargé de fleurs qui donne sur la grande place, et d'y attendre indolentement l'heure d'un excellent repas en lisant journal, si le journal vous amuse?

Je ne puis me défendre de sourire, car le genre de vie qu'elle me proposait était assez de mon goût.—Vous serez tout au plus entré dans les Pyrénées, ajouta-t-elle en repoussant ma main avec une méprisante colère, que cette fortune vous aura été offerte, et que vous l'aurez refusée.—Je ne compris pas trop comment cela pourrait se faire, mais j'attachais si peu d'importance à la prédiction de cette aventurière, que je n'y ai pas songé depuis.

La coïncidence de ces deux mystérieux événemens frappa M. de Louvois; car il n'est point d'esprit si aguerri contre la séduction des apparences qu'il ne s'étonne d'être obligé d'accorder quelque chose à l'intelligence du hasard. Après un moment de réflexion, il fit part à Paul de ce qui s'était passé la veille entre lui et M. Despin, et ouvrit sous ses yeux l'acte formel qui n'attendait plus que sa signature. Il le quitta ensuite pour laisser un libre cours à ses réflexions. L'affaire en valait la peine.

Pendant que tout ceci se passait au méchant cabaret de Pierre-l'ite, le ciel s'était obscurci; les eaux turbulentes du Grave étant rentrées dans leur lit, et les mazettes du relais, délassées par un long loisir passaient, à la porte, sur les pavés de granit sonore, comme des chevaux de bataille; le maréchal du pays cherchait à dégager adroitement quelques vis de son écrou, pour avoir un prétexte à le resserrer, et M. de Louvois se préparait à sortir. Un quart-d'heure s'était à peine écoulé, quand Paul entra chez son maître, d'un air modeste et cependant résolu. M. Louvois le regarda fixement.

—Eh bien! dit-il en riant, est-ce à M. Despin fils que j'ai l'avantage de parler?

—Non, monsieur le marquis, répondit Paul, c'est à Paul, qui était votre domestique hier, qui l'est aujourd'hui, et qui n'a d'autre ambition que de l'être toujours, si vous êtes content de ses services.

—As-tu bien réfléchi? reprit M. de Louvois étonné.

—Je réfléchirais dix ans sans changer de détermination.

M. de Louvois paraissait disposé à lui accorder une attention sérieuse, il continua:

—Je suis extrêmement touché, dit-il, du malheur de cette famille, et je voudrais pouvoir lui procurer quelque soulagement. C'est un devoir que j'aimerais à accomplir, s'il s'accordait avec le mien, et je n'aurais pas besoin d'y être porté par mon intérêt; mais ce que demande ce bon veillard, Monsieur, je suis incapable de le lui donner: il cherche un fils, et j'ai un père. C'est à mon père que je dois la tendresse et les soins d'un fils, et le cœur d'un fils n'est pas à l'encheûtre. L'honnête homme qui a voulu s'enrichir a des droits à ma reconnaissance; je ne peux rien lui offrir de plus. Les sentimens qu'il réclame appartiennent à cet autre veillard qui m'a nourri, qui m'a élevé du produit de son travail, qui m'a réchauffé sur son sein quand j'avais froid, qui m'a pleuré sur mon berceau quand j'étais malade, qui a fondé sur ma bonne conduite et sur ma reconnaissance le dernier espoir de ses vieux jours. Croyez-vous qu'il survivrait à l'idée que j'ai vendu son nom pour de l'argent, que j'ai ramené un souvenir de ses embrassemens et de ses conseils, que j'ai renié mes neuf frères comme un traître et comme un maudit, pour me livrer sans gêne aux douceurs de la paresse?

Vous me direz sans doute, Monsieur, que mon nouvel état me permettrait de lui faire quelque bien, que M. Despin lui-même ne blâmerait pas cet emploi de mon superflu, et qu'il y aurait moyen d'acheter à ce prix, devant les hommes, mon ingratitude et ma lâcheté; mais qui me justifierait devant ma propre conscience? Il faudrait d'ailleurs que mon père voulût accepter cette indemnité honteuse, et je le connais certainement assez pour être sûr qu'il la repousserait avec indignation. «A quel propos, s'écrierait-il, M. Despin fils de Caujac, qui m'est inconnu, vient-il me gratifier de ses aumônes? Qui les lui a demandées? Qui lui a parlé de mes affaires et de ma pauvreté? Ai-je eu besoin de recourir à lui pour fournir à l'entretien de mes neuf enfans (il ne me compterait plus), pour les élever dans la crainte de Dieu et dans l'amour de leur famille et de leur pays? Si M. Despin fils est trop riche, s'il est tourmenté par quelques remords qui l'obligent à répandre son superflu en œuvres de charité, qu'il regarde autour de lui! ne connaît-il point de peines à soulager dans son village et peut-être parmi ses plus proches voisins! Car je serais devenu aussi étranger à mes amitiés d'enfance,